

Georges de Peyrebrune (édition critique préparée par Nelly Sanchez), *Correspondance de la Société des gens de lettres au jury du prix Vie heureuse*, Paris, Classiques Garnier, 2016, 176 p.

Mylène Bédard

Volume 29, numéro 2, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038733ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038733ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, M. (2016). Compte rendu de [Georges de Peyrebrune (édition critique préparée par Nelly Sanchez), *Correspondance de la Société des gens de lettres au jury du prix Vie heureuse*, Paris, Classiques Garnier, 2016, 176 p.] *Recherches féministes*, 29(2), 273–277. <https://doi.org/10.7202/1038733ar>

présence des femmes s'impose partout à l'échelle planétaire, ce qui permet à nos auteures de conclure sur un ton optimiste (p. 269) :

Les migrations féminines, les féminisations des professions, l'égalisation des salaires et des modes de vie, produisent globalement une libération des forces des femmes, une plus-value inespérée du capital mondial. Une plus-value [...] grosse de nouvelles trajectoires possibles. Les mouvements des femmes ont émergé depuis les années 1960 dans le monde entier, portés par cette recomposition du monde réel, par ce nouveau rapport entre la démographie et l'économie, entre les services et la société. Être attentives à ces phénomènes est le premier devoir d'une politique féministe. Que faire de la plus-value de libération des femmes produite par inadvertance par le capitalisme?

Ce livre, stimulant dans son écriture comme dans ses interprétations inhabituelles du genre au cours de la période actuelle, s'achève sur cette interrogation. Accessible à un lectorat qui dépasse le monde universitaire, il fera réfléchir tous ceux et celles qui souhaitent transformer la société.

NICOLE BEURAIN  
URMIS/CNRS Université Paris 7

⇒ **Georges de Peyrebrune (édition critique préparée par Nelly Sanchez)**

*Correspondance de la Société des gens de lettres au jury du prix*

*Vie heureuse*

Paris, Classiques Garnier, 2016, 176 p.

L'édition de la *Correspondance de la Société des gens de lettres au jury du prix Vie heureuse* préparée par Nelly Sanchez s'inscrit dans la foulée des travaux qui, en France comme au Québec, contribuent à la constitution d'une histoire littéraire des femmes par l'établissement ou la redécouverte de textes féminins, la reconstitution des trajectoires de leurs auteures et la mise en valeur des sociabilités littéraires et intellectuelles qui ont façonné la légitimité des femmes de lettres. Spécialiste de la littérature des femmes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Sanchez avait offert en 2010 une édition des *Lettres de Camille Delaville à Georges de Peyrebrune (1884-1888)* qui trouve un prolongement dans le présent volume. Ce dernier, bien documenté et très soucieux des conditions matérielles de la pratique épistolaire, nous fait pénétrer dans les coulisses des associations et jurys littéraires. En donnant à lire les jeux d'influences, la chercheuse lève le voile sur le rapport particulier – et déséquilibré si on le compare à celui de leurs homologues masculins – que les

femmes entretiennent avec les prix, comme l'avaient fait avant elle Charlotte Kerner et Nicole Casanova sur les femmes et le prix Nobel (1992), et Sylvie Ducas sur le prix Femina (2003). Le travail de Sanchez se distingue toutefois en ce qu'il rend compte de la perception qu'avaient les principales concernées de ces instances de consécration. Cette correspondance témoigne en effet des négociations que doivent mener les femmes de lettres au tournant du XX<sup>e</sup> siècle pour obtenir une reconnaissance symbolique et gagner leur vie ainsi que de l'esprit de communauté qui les incite à défendre leurs intérêts en tant que groupe. Composé de 116 lettres rédigées entre 1881 et 1917, l'ouvrage jette un éclairage inédit sur le réseau littéraire constitué autour de la romancière Georges de Peyrebrune (Mathilde-Marie Georgina Élisabeth de Peyrebrune) et du comité, exclusivement féminin, chargé de décerner annuellement le prix Vie heureuse, fondé en 1905 par des femmes de lettres en réaction au refus – jugé injuste – de l'Académie Goncourt de récompenser l'une des leurs et qui deviendra, en 1919, le prix Femina (Ducas 2003; Irvine 2008). En créant le prix Vie heureuse, elles cherchent à combler les manques du prix Goncourt (Irvine 2008 : 17-18) :

Les prix de l'Académie sont, de par la volonté de leurs fondateurs, attribués à des œuvres strictement définies. Les Goncourt, en fondant par leur testament un prix simplement attribué, sans qu'il fût posé de candidature, après débats et par le vote, à un homme de lettres, auteur du meilleur roman de l'année, ont créé une autre spécialisation. Dans le seul champ des œuvres d'imagination, les clauses de leur testament éliminent encore les poètes. Et vraisemblablement le prix ne sera jamais attribué à une œuvre de femme. Il appartenait à des femmes de supprimer, avec les autres, cette double restriction. Le prix de cinq mille francs, dit prix Vie heureuse, qui est attribué chaque année par un jury composé de femmes de lettres est destiné au meilleur ouvrage de l'année, imprimé en langue française, que l'auteur soit un homme ou une femme, qu'il soit écrit en vers ou en prose.

Dans l'« Avertissement au lecteur », Sanchez précise qu'il s'agit là d'un échantillon choisi parmi un corpus plus vaste de lettres. Or, à la lecture de cette sélection, on s'interroge parfois sur la portée de certaines des missives retenues, dont la carte postale de Camille Pert qui tient en deux mots : « Souhais affectueux » (p. 107). Pour indiquer la présence de cette écrivaine parmi les interlocutrices de Georges de Peyrebrune et de la Société des gens de lettres, une mention en introduction aurait été suffisante, voire plus probante. Si cette édition atteint la majorité de ses objectifs de manière convaincante, soit ceux de mettre au jour les relations amicales, professionnelles et littéraires qui unissaient plusieurs femmes de lettres parmi les plus importantes de la Belle Époque en France (dont Juliette Adam, Lucie Delarue-Mardrus, Daniel Lesueur, Rachilde, Anaïs Ségalas, Séverine et Marcelle Tinayre) et d'approfondir la compréhension contemporaine du statut de

l'écrivaine de cette période hantée par le spectre du bas-bleu, elle ne pose pas tous les jalons de la carrière de Georges de Peyrebrune, présentée comme une oubliée de l'histoire littéraire malgré la notoriété dont elle jouissait au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

Bien que Sanchez ait fait preuve de prudence en annonçant d'emblée les limites de son enquête – indiquant que la trajectoire serait esquissée en « pointillés » en raison, notamment, du contrôle tatillon exercé par Georges de Peyrebrune sur son image publique et sa vie privée, – il n'en demeure pas moins qu'une curiosité persiste et que d'importantes questions sont laissées sans réponse. Par exemple, comment expliquer l'oubli précoce dans lequel tombe graduellement Georges de Peyrebrune à partir de 1910? Des hypothèses formulées à partir des renseignements biographiques colligés et des conditions du champ littéraire français, comme Sanchez le fait d'ailleurs pour expliquer la première éclipse dans la carrière de l'écrivaine à la fin des années 1880, auraient contribué à rendre plus tangible la trajectoire de cette romancière. Quoiqu'un minutieux travail de dépouillement de périodiques ait permis de mettre en lumière certains aspects des activités littéraires de Georges de Peyrebrune et d'expliquer la fréquence et la nature des échanges épistolaires, on en sait également très peu, au final, sur les textes de l'écrivaine, que ce soit sur leur style, les thèmes privilégiés et leur réception par la critique. La présentation chronologique des principaux événements de la vie de Georges de Peyrebrune aurait permis de circonscrire de manière efficace le profil de l'écrivaine et de mieux la situer dans le champ socioculturel de son temps, tout en favorisant une lecture plus fine des lettres et des enjeux qu'elles sous-tendent. L'introduction et le choix des lettres montrent, en outre, une légère hésitation entre les objectifs poursuivis : les données biographiques de l'écrivaine (année de naissance, identité civile que camoufle le pseudonyme, etc.) sont présentées à partir de la page 19 et seulement 12 des 116 lettres sont de sa plume. Dans les 104 autres lettres, Georges de Peyrebrune agit comme une destinataire admirée mais discrète. En de très rares occasions, la correspondance reçue offre des échos à ses propres lettres, donnant indirectement à entendre sa voix, comme c'est le cas dans cette missive d'Aurel, pseudonyme de la femme de lettres Aurélie de Faucamberge (p. 106) : « Mais vous, vous, Madame qui me dites : “ Je vous fais lire, je dis que vous devriez avoir le prix ” à vous qui me dites cela que dirais-je?? » Cet effacement relatif de même que le style plus flamboyant des lettres de Rachilde et de Juliette Adam contribuent à faire ombrage à Georges de Peyrebrune, que la présente édition cherche paradoxalement à sortir de l'oubli et du silence.

Si cette édition entendait d'abord rendre compte des relations féminines favorisées par la Société des gens de lettres et le prix Vie heureuse, réévaluant ainsi certaines idées préconçues, dont celle qui est « communément admise que la littératrice est une figure exceptionnelle et marginale de la Belle Époque » (p. 9), alors pourquoi s'en tenir à la seule correspondance de Georges de Peyrebrune? Que permet-elle d'éclairer de manière spécifique? En dépit de ces quelques remarques qui ne font que confirmer l'intérêt que suscitent ces lettres féminines, l'introduction,

la correspondance et les notices biographiques présentées en annexes regorgent d'informations aussi riches que précieuses qui permettent d'appréhender à hauteur d'individu la carrière de femmes de lettres dans toute sa complexité et sa diversité. Le souci de ces écrivaines de favoriser le succès de leurs consœurs et d'assurer à toutes des moyens de subsistance ne leur sert aucunement de prétexte pour faire preuve de complaisance. À travers leurs échanges épistolaires, elles expriment leur jugement sans réserve et sans entacher leurs rapports professionnels puisque les relations se poursuivent malgré les critiques et les refus. Sanchez donne ainsi accès à des documents de première main qui révèlent l'acuité et l'ironie dont font preuve les écrivaines par rapport à leur position dans le champ littéraire français et aux contraintes spécifiques qui en découlent. Mentionnons, à titre d'exemple, ces deux observations savoureuses de Rachilde : « En bonne franchise, quand une femme de lettres n'est pas une catin il faut au moins qu'elle puisse avoir l'air de l'être et au fond vous ne pouvez pas trop me donner tort, vous qui connaissez notre siècle » (p. 53) ou encore : « Ma grande, il ne faut pas vous plaindre parce que votre siège *est fait* si moi je commence à peine à m'asseoir sur une chaise à écrire sans encore bien savoir comment on s'y tient. Et vous avez fait de belles choses avant les autres, et sans contestation. Il m'a fallu, moi, traverser tant de sales ruisseaux et retrousser si haut mes jupes de trottoir de lettres pour passer... » (p. 114).

Cette correspondance renseigne également le lectorat sur les différentes formes que prend le soutien de la Société des gens de lettres envers ses membres. Outre qu'elle contribue à la consécration littéraire des écrivaines qui y sont rattachées, elle leur fournit une assistance juridique et financière. Les prix qu'elle décerne, dont le prix Vie heureuse, couronnent certes les qualités littéraires des œuvres publiées, mais la Société vient aussi en aide aux écrivaines dont la situation financière est très précaire. C'est en réclamant des prix, auxquels d'importantes bourses sont assorties, pour des écrivaines sans le sou que ces relations épistolaires offrent le témoignage le plus éloquent des conditions de vie des femmes de lettres à la croisée des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et de la solidarité qu'elles tissent entre elles. En rendant compte des nombreuses stratégies d'édification que ces écrivaines mettent en œuvre, agissant tour à tour comme critique, éditrice, biographe ou marraine les unes pour les autres, l'édition de cette correspondance constitue non seulement une contribution importante à l'histoire des réseaux féminins, mais aussi à l'histoire littéraire en général.

**MYLÈNE BÉDARD**  
Université Laval

**RÉFÉRENCES**

DUCAS, Sylvie

2003 « Le prix Femina : la consécration littéraire au féminin », *Recherches féministes*, 16, 1 : 43-95.

IRVINE, Margot

2008 « Une Académie de femmes? », *@nalyse*, 3, 2 : 14-24.

KERNER, Charlotte, et Nicole CASANOVA

1992 *Des femmes prix Nobel, de Marie Curie à Aung San Suu Kyi 1903-1991*. Paris, Des Femmes.

⇒ **Béatrice Damian-Gaillard, Sandy Montañola et Aurélie Olivesi (dir.)**

*L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbations, reconfigurations*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 154 p.

L'introduction de l'ouvrage *L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbations et réassignations*, dirigé par Béatrice Damian-Gaillard (Université de Rennes 1), Sandy Montañola (Université de Rennes 1) et Aurélie Olivesi (Université Claude Bernard Lyon 1), suggère que l'étude de l'assignation du genre dans les discours médiatiques permet un accès privilégié aux représentations sociales et aux enjeux de pouvoir qui les accompagnent (p. 11). Conséquemment, c'est ce que les articles de ce recueil, qui ont d'abord fait l'objet de présentations lors du colloque « L'assignation de genre dans les médias », à Rennes, en 2012, tentent d'obtenir par une incursion au cœur de discours médiatiques variés. S'appuyant, entre autres, sur les travaux respectifs de Erving Goffman, Marlène Colomb-Gully et Teresa Di Laurentis sur le genre et ses représentations médiatiques, les articles explorent divers médias traditionnels, passant de la presse dite « de référence » aux feuillets satiriques. Il est généralement reconnu que les médias contribuent à la visibilité, dans l'espace public, des définitions de genre et à une prescription des normes et des rôles de sexe. C'est dans cette optique que les auteures et les auteurs cherchent à dépeindre la manière dont les normes et les stéréotypes sont généralement attendus, les médiasphères tentant parfois un « défigement<sup>1</sup> » des figures hégémoniques, ce qui contribue ainsi à certaines reconfigurations des possibles.

<sup>1</sup> Le phénomène de « défigement », bien qu'il ne soit pas défini explicitement dans l'ouvrage, est utilisé à quelques reprises, principalement par Soulages, et signifie un glissement ou une déconstruction des discours et des représentations des figures hégémoniques.